

Conseil de Développement du Pays Voironnais.

Rencontre des CODEV du Réseau GreG du 30 novembre 2024

Accueil et ouverture

Mots de bienvenue et remerciements - Excuser le Président du Pays Voironnais.

Les conseils de développement moteurs de changement !!

Mais qu'est-ce qui rend si difficiles, le changement, les transitions et le passage à l'action ?

Le premier grand intérêt que je vois dans les espaces et moments de dialogue entre élus et les citoyens engagés que vous représentez au sein des Conseils de Développement, est qu'ils permettent de s'affranchir *a minima* des exigences de posture et de prudence qu'appelle souvent l'arène des rouages des institutions. On peut se délester un peu du poids des armures et des glaives du convenu. Je vais donc m'autoriser à questionner la question et oser dès cette ouverture un contrepoint aux évidences que suggère le thème de la rencontre.

Et si l'impératif d'un changement toujours plus rapide n'était pas la solution, mais le problème ?

Je vais essayer rapidement de m'expliquer. Au cœur de mon propos une interrogation sur ce que sont nos institutions, d'où viennent-elles, ce que nous pouvons en attendre. Pour l'introduire je vous livre cette citation de Nietzsche puisée dans son livre « La généalogie de la morale » : « *Dresser un animal qui puisse promettre : n'est-ce pas précisément la tâche paradoxale que la nature s'est assignée à l'égard de l'homme ? N'est-ce pas le véritable problème de l'homme ?* »

Promettre, c'est-à-dire s'engager et tenir. C'est ce que suppose la vie en société humaine. Individus nous en incorporons les nécessités et au nom de ces nécessités nous acceptons, au moins jusqu'à un certain point, de nous conformer à leurs exigences. Nietzsche était un lecteur de Darwin, quand il parle de la « *tâche paradoxale de la nature* » il fait allusion à l'évolution du monde vivant. Nos institutions humaines plongent leurs racines dans le monde vivant bien en amont de l'hominisation. Elles sont l'invention des espèces vivantes sociales composées d'individus suffisamment individués pour appeler à la fois la nécessité de contenir les appétits et les élans des individus et la prise en compte des impératifs de l'organisation sociale.

« Tenir », tenir debout c'est d'ailleurs le sens que nous trouvons en remontant l'étymologie des mots « institutions », « Etat » ou « statue ». Les institutions font tenir les sociétés. Les institutions sont assises sur cette promesse : faire du monde tel qu'il est, obéissant aux lois que les sciences cherchent à établir, à un monde tel que nous aimerions qu'il devienne.

Venons-en maintenant au cœur de la question ouverte ce matin : Pourquoi est-ce si difficile le changement ? Pourquoi les transitions sont si difficiles à initier ?

En vérité jamais des sociétés humaines n'ont eu à changer aussi rapidement que nos sociétés contemporaines !

Depuis quelques siècles déjà, non seulement notre civilisation ne cesse d'accumuler transformations sur transformations, mais cette accélération continue du changement est devenue la condition même de sa stabilité.

Cet emballement qui nous précipite dans les murs du dérèglement climatique et de l'effondrement de la biodiversité porte un nom : c'est la croissance matérielle. Au fil de ces derniers siècles elle a pris différents habits et s'est trouvée confondue avec d'autres notions : la civilisation, le progrès, le développement, le développement durable, aujourd'hui la transition.

Or nous le savons désormais, ce que nous appelons transition est une illusion – si besoin je vous renvoie à la démonstration de Jean-Baptiste Fressoz dans son livre « *Sans transition – une nouvelle histoire de l'énergie* » –.

Nos technologies et nos sources d'énergie ne se succèdent pas, l'une remplaçant l'autre, elles se superposent, s'additionnent et se nourrissent les unes les autres. Notre développement relève d'une symbiose, d'une logique systémique. Derrière les prouesses technologiques, derrière l'électrification des usages, derrière le numérique et l'intelligence artificielle, toujours plus de besoins en énergie, en matière, plus de mines et d'excavatrices, plus de data center, plus de plastiques, plus de déchets etc. Les sociétés dites les plus avancées peuvent se nourrir de l'illusion de la décarbonation, c'est que pour l'essentiel les mines ne sont pas chez nous et les déchets finissent ailleurs.

Le vrai découplage demeure une chimère. Dans ce paysage tout notre édifice institutionnel est pris dans un étau implacable : d'un côté répondre à l'impératif de puissance exacerbé par les tensions de tous ordres, dont en filigrane, celles liées à l'accès aux ressources ; d'un autre côté répondre aux attentes d'une

population en quelque-sortes auto-domestiquée, nourrie de notre grande « promesse de l'aube » : demain sera plus sûr et plus confortable qu'aujourd'hui, nos enfants vivront mieux que nous.

La « promesse de l'aube », c'est le titre du roman de Romain Gary. Dans ce roman la « promesse de l'aube » désigne l'amour maternel que nous trouvons dans nos berceaux et que nous ne cessons de chercher ensuite, encore et encore. Il en est de même de nos rapports avec cette promesse de la croissance matérielle, encore et encore. Sauf que nous comprenons peu à peu qu'elle se heurte aux limites planétaires. Alors se répandent désarroi, ressentiment et au final désamour. Que ce soit chez nous ou de l'autre côté de l'Atlantique c'est « l'âge de la colère » que nous voyons poindre. Le désamour du monde atteint un point tel que dans son rejet il entraîne tout ce que nous pensions de plus solide et de plus précieux dans le grand leg des Lumières.

Pour en revenir à la vocation des conseils de développement, il convient donc de prendre la mesure de ce qui travaille notre édifice institutionnel, et par conséquent, celles et ceux qui en occupent les positions.

Je suis maire depuis 10 ans. Le principal enseignement que je retire de cette expérience est ce qu'elle m'a fait. Dans le dialogue et le travail commun entre élus et citoyens engagés le plus difficile n'est pas la confrontation des points de vue, mais de parvenir à rendre compte et à parler de cette réalité qui fait que sitôt franchi le seuil d'une position, d'un côté nous pensons devenir et devenons effectivement acteurs du changement, mais d'un autre côté nous nous plaçons au cœur d'un champ de forces terribles et contradictoires qui nous traversent, qui nous travaillent, qui nous agissent et qui, au final, nous isolent, faute de pouvoir les parler et les comprendre.

Les conseils de développement sont en quelque-sortes les jardiniers en chef des sols et des écosystèmes au sein desquels poussent, évoluent, pensent et agissent les élus. Un bon jardinier ne fait pas pousser ses tomates en tirant sur les plants. Il nourrit le sol, il veille à l'eau et à l'ensoleillement, il étaye si besoin. Et comme nous ne cessons de découvrir les prodigieuses capacités du vivant à communiquer, il a même le droit de parler à ses tomates, voire de les sermonner.

Je vous remercie et je vous souhaite une belle rencontre.